

DES LAICS PARLENT

Le texte qui suit n'est pas un document littéraire. Ce n'est pas un dialogue fictif composé par la rédaction de la revue. Des laïcs se sont effectivement réunis autour d'un magnétophone pour parler librement entre eux de leur action de chrétiens dans l'Eglise, de leur participation à sa mission. Ce sont d'authentiques membres de l'Eglise catholique — deux d'entre eux sont venus à elle à l'âge adulte. Ils ont des insertions ecclésiales réelles.

La rédaction de la revue est intervenue cependant dans la transcription de ce dialogue. Ce n'est pas un document brut : le rôle de Lumière et Vie n'est sans doute pas de publier de tels documents. Il ne s'est pas agi seulement d'un discret habillage littéraire rendu indispensable par les facilités, les redites, les sinuosités, les inévitables moments de fading d'une conversation. Nous avons estimé nécessaire aussi de donner à ce texte un caractère plus général en éliminant non seulement ce qui aurait pu blesser la charité envers les personnes mais même les exemples trop localisés. Agissant de la sorte, nous l'avons doté d'une nouvelle personnalité ; c'est pourquoi les prénoms qui désignent les interlocuteurs sont fictifs.

Les expériences sur lesquelles s'appuient ces derniers sont forcément limitées dans le temps et dans l'espace, bien que pour plusieurs d'entre eux elles soient déjà riches et longues. Il va donc sans dire qu'on ne prétend pas, à partir de là, poser dans toute son ampleur la question du laïcat et de la place du laïc dans la mission de l'Eglise. Toutefois les questions qui s'expriment ici sont assez sérieuses et posées assez fréquemment pour que Lumière et Vie ait jugé utile d'y faire écho.

Ce document n'est ni un réquisitoire, ni un plaidoyer, ni un traité de théologie. Ce qui nous a frappé en l'écoutant, c'est la souffrance qui s'y exprime : souffrance de catholiques généreux qui trouvent difficilement leur insertion apostolique dans les structures ecclésiales actuelles de l'Église de France (il n'est sans doute pas inutile de souligner entre parenthèses que ce dialogue est fortement marqué par la situation française. Les formes et les modes de l'Action catholique, par exemple, varient très sensiblement suivant les pays). Cette difficulté vient sans doute partiellement des laïcs qui s'expriment ici et partiellement de leurs partenaires dans l'Église. Partiellement des auteurs de ce document : toutefois ce n'est pas purement et simplement le résultat du tempérament de tel ou tel individu car le malaise ici formulé est assez répandu. Partiellement de leurs partenaires dans l'Église : il s'agit de la façon dont les hommes utilisent les structures, mais sans doute aussi de certaines de ces structures elles-mêmes.

De toute façon nous espérons que le lecteur — quelle que soit sa situation dans le corps ecclésial, qu'il soit clerc ou laïc — ne survolera pas trop vite ces pages ou ne se « braquera » pas immédiatement contre elles. Dans leur simplicité, leur naïveté même et leur manque d'apprêt, elles méritent d'être lues avec attention.

La réponse à leur faire devrait sans doute se situer à plusieurs plans. Il y avait des questions à clarifier par rapport aux mouvements de l'Action catholique : nous avons demandé à un aumônier de prendre la plume ; sa réflexion est inséparable du dialogue qui la précède. Mais le problème mériterait d'être pris de plus haut et de plus loin. Les contributions de ce cahier apportent déjà quelques éléments de réponse. Mais il faudra certainement que Lumière et Vie revienne un jour sur l'ensemble de cette question.

*
* *

Françoise. Quels problèmes se posent, dans leur engagement et dans leur vie quotidienne, à des catholiques qui se

considèrent comme étant vraiment d'Eglise et qui, d'autre part, veulent vivre les exigences de leur foi de façon authentique ?

Nous nous considérons tous comme appartenant loyalement et totalement à l'Eglise catholique et par conséquent nous ne nous posons pas dans une position de contestation de principe de l'enseignement de l'Eglise. Cet enseignement, le problème n'est pas de le contester, il est de le vivre et c'est au niveau de la pratique que se situent nos difficultés, parce que notre appartenance à l'Eglise, qui nous fait découvrir le Christ, nous a fait découvrir aussi que le Christianisme c'est, avant tout, la liberté. Une des paroles les plus éclairantes, c'est le fameux verset de saint Jean : « La vérité vous affranchira, la vérité vous rendra libre ». Par conséquent, quels que soient les conditionnements de cette liberté, le fond de notre foi, la raison pour laquelle nous voulons vivre dans l'Eglise, c'est que pour nous cette vie est la forme supérieure, la forme la plus profonde d'une vie libre. Seulement cette liberté doit être vécue dans une perspective de foi ; nous avons donc le devoir de connaître à quoi nous engageant et jusqu'où nous engageant notre foi et notre appartenance à l'Eglise et comment cet engagement peut se concilier avec les décisions de notre conscience. Nous avons appris, et on nous le répète à la messe tous les dimanches, que le Christ est le Verbe qui illumine tout homme venant dans ce monde, le concile l'a d'ailleurs souligné, et cet aspect universel de la révélation du Christ, au niveau de la conscience, c'est le Christ qui parle dans la conscience de tout homme. Le catholique n'a que le privilège et en même temps la lourde charge d'une révélation plus profonde qui l'engage d'une façon plus lourde. Par conséquent, les décisions que nous prenons sont, comme celles de tout homme — parce qu'un catholique n'est pas fabriqué différemment — des décisions de conscience. Nous décidons, nous aussi, selon les valeurs que nous voulons servir en notre âme et conscience, comme on dit ; seulement notre conscience, étant une conscience de catholique qui se dit d'Eglise et qui se veut d'Eglise, doit évidemment être éclairée par l'enseignement de l'Eglise. Il y a pour le catholique converti, comme moi, une sorte d'odyssée de la

conscience, d'accouchement de la conscience à soi-même. Je suis partie d'une conscience spontanée, sensible aux valeurs, j'ai été très longtemps hérissee par un certain nombre d'exigences de l'Église et j'ai mis très longtemps à comprendre la raison de l'enseignement de l'Église. Ma révolte venait de mon protestantisme et de mon éducation laïque. Peu à peu j'ai mieux compris cet enseignement, j'ai compris comment l'Église a charge d'enseigner. Les difficultés demeurent, mais elles sont éclairées autrement. C'est donc le Saint-Esprit qui nous parle à travers l'Église enseignante et le chrétien a le devoir d'éclairer sa conscience, de l'informer en sachant ce qu'enseigne l'Église sur la question à laquelle il réfléchit. Mais ceci dit, une fois la conscience droite et éclairée, il reste que la responsabilité est entière et, au moment où le chrétien prend sa décision, il le fait, comme tout homme, devant sa conscience et suivant ce que lui dicte sa conscience. Il peut y avoir même, et nous en connaissons, des cas limites où la conscience passe outre à un certain nombre d'impératifs moraux, politiques, civiques de l'Église : dans des situations limites, nous avons vu des chrétiens prendre des décisions extrêmement graves et les prendre cependant en toute conscience. C'est là qu'on pourrait rappeler la parole du Christ : « Heureux sont-ils s'ils savent ce qu'ils font ». Lorsque nous prenons ainsi une décision personnelle en contradiction avec ce qu'on appelle couramment l'enseignement de l'Église, toute la question est de savoir si nous agissons d'une façon consciente.

1) D'abord, certaines difficultés se font jour par rapport à la *vie de la paroisse*. Les difficultés sont grandes, elles sont de tout ordre. Il y a celles qu'analysait P. Stagnara dans les numéros de *Témoignage Chrétien* qui ont trait à la messe et à la façon dont le laïc est, ou plutôt n'est pas, associé à la messe. Il est inutile d'y revenir, Stagnara a bien dit ce qu'il fallait dire. Un autre point est la difficulté à obtenir qu'il y ait une vie de la paroisse comme telle, plus profonde que celle des divers organismes qui constituent aux yeux du prêtre la paroisse. Il semble que ces organisations fassent écran et que le prêtre ne connaisse ses paroissiens qu'à travers elles. Je donne un exem-

ple précis et déjà un peu ancien : dans notre paroisse, nous étions assez dispersés dans divers milieux et il se trouvait que nous avions envie de nous retrouver en dehors de nos engagements de milieu. Il y avait là des gens d'Action Catholique, d'autres qui n'en étaient pas ; nous avions envie tout simplement d'un catéchisme d'adultes. Nous sommes allés trouver notre curé, qui a d'abord fait de grandes difficultés, qui nous a dit : « Mais enfin, formez-vous dans vos mouvements » ; puis, quand nous lui avons dit que ce n'était pas suffisant, que nous voulions entendre parler de choses très simples, comme les sacrements, le baptême, la communion, il a fait une réunion où se trouvaient des membres de l'A. C. I., de l'A. C. O., de la paroisse universitaire, etc. Cela s'est mal passé, parce que nous avions pris la parole sans complexe, sans d'ailleurs remuer les montagnes. L'un d'entre nous avait dit que les larmes d'argent sur les draps noirs lui semblaient fort tristes et peu en accord avec la liturgie de la messe des morts, l'autre qu'il se demandait ce que devenaient les âmes des nouveaux-nés morts sans baptême. Par là, nous avons été classés comme de pseudo-théologiens en passe de révolutionner la théologie et la doctrine. Et cette réunion n'a pas eu de suite.

Si vous me permettez d'être un peu brutale et sans doute injuste : il semble que souvent les prêtres de paroisse aient envie de diviser pour régner et que, autant ils ont en mains par leurs vicaires et leurs laïcs de service, les divers groupements de la paroisse, autant lorsqu'ils se trouvent en face de leurs paroissiens réunis en assemblée d'Eglise, ils ont peur parce qu'ils se sentent en minorité.

2) Un second ordre de difficultés : celles que nous rencontrons *par rapport aux mouvements d'Action Catholique spécialisée*. L'Action Catholique spécialisée, dans son principe, dans certaines de ses réalisations, comme par exemple en milieu rural, voit juste, en ce sens qu'il est tout à fait exact que l'action individuelle ne suffit pas, encore qu'elle soit nécessaire : le chrétien doit assumer le milieu de vie dans lequel il vit. Il doit ne pas fuir la vie que vivent les gens autour de lui, la vie

de sa classe sociale ; il doit partager cette vie en y faisant passer le message du Christ. Seulement, quand on regarde les faits, on se heurte à un certain nombre de réalités qui ne sont pas toujours fidèles au projet initial. J'y reviendrai tout à l'heure et je ferai à ce moment-là un certain nombre de remarques.

3) Le troisième point est beaucoup plus large : c'est tout simplement quelque chose en nous qui est heurté dans la façon dont parfois on voudrait nous *imposer la vue d'un monde* composé d'un côté des chrétiens et de l'autre des non-chrétiens. Cette vue qui transparait à travers certains sermons nous choque, nous scandalise et nous ne nous y reconnaissons pas. Un certain nombre de chrétiens, dont je suis, ne peuvent pas, absolument pas, agir authentiquement à l'intérieur de l'Action Catholique. Ce n'est pas possible. Ils ne s'y reconnaissent pas et pour la bonne raison d'abord qu'un certain nombre de chrétiens n'appartiennent pas à un milieu déterminé.

Autant la notion de milieu est féconde quand on la prend dans un sens limité, autant elle devient absurde lorsqu'on veut absolument nous faire rentrer de force dans un milieu donné. Par exemple, je suis professeur, à quel milieu est-ce que j'appartiens ? Je suis une bourgeoise sociologiquement, je le sais bien, mais qu'irais-je faire à l'A.C.I. ? D'autre part j'ai des amis dans la classe ouvrière, mais ce n'est pas une raison pour que j'entre à l'A. C. O. Bien sûr, il y a la paroisse universitaire, mais elle n'épuise pas l'envie que nous avons de vivre avec les autres ; nous y faisons ce que nous pouvons, mais ce n'est pas encore le mouvement qui nous donnera la pleine révélation de notre vocation et notre épanouissement. Alors pourquoi cette contrainte ? Je dirai brutalement — et là encore sans doute en étant injuste — que pour moi et pour beaucoup d'amis qui ont fait la même expérience, les mouvements d'Action Catholique spécialisée apparaissent d'abord comme une privation ou tout au moins une limitation et une adulation profonde de la liberté du laïc. Des camarades que nous avons à l'Action Catholique nous semblent avoir un esprit déformé ; ils appliquent l'enseignement de la hiérarchie comme des

consignes ; il y a d'ailleurs chez eux une surestimation de cet enseignement qui va parfois jusqu'à une sorte d'idolâtrie : « Monseigneur a dit ceci, Monseigneur a dit cela » ; et ils se conduisent un peu comme des mineurs. Il n'y a plus d'un côté l'Eglise enseignante et de l'autre le laïc qui fait part de son expérience en toute liberté et dans un dialogue respectueux mais fraternel avec son évêque ; il y a l'agent d'exécution de la hiérarchie qui va au rapport et dit : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela. J'avais le mandat, est-ce que je me suis bien débrouillé ? » Et on lui dit : « Oui, mon fils, tu t'es bien débrouillé, continue... » ou bien : « Non, mon fils, tu ne t'es pas bien débrouillé ». Ce n'est pas de la sorte que nous concevons le dialogue avec la hiérarchie ; nous avons fortement besoin d'un autre dialogue. Malheureusement, il est très difficile de se faire entendre de la hiérarchie, même des évêques les mieux disposés, si l'on ne fait pas partie d'un mouvement d'Action Catholique. On vous dit toujours : « A quel titre parlez-vous, qu'est-ce que vous représentez ? » Voilà ce que j'appelle une privation de liberté ou une relation très artificielle.

Ensuite, et cela me paraît plus grave, dans certains cas l'insertion dans les milieux, dont se vante le mouvement d'Action Catholique, nous apparaît à nous comme inauthentique, et là je vise surtout l'A.C.O. que je connais bien. Dans certaines circonstances les gens d'A.C.O., qui prétendaient représenter la classe ouvrière, ne représentaient même pas tous les chrétiens ayant des responsabilités importantes dans la dite classe ouvrière et, *a fortiori*, ne représentaient pas du tout la classe ouvrière en tant que telle. Si bien que les évêques, qui ne connaissent la classe ouvrière qu'à travers l'A.C.O., en avaient une idée partielle, déformée. C'est d'ailleurs de là que viennent un certain nombre de problèmes de la Mission.

De même, un certain nombre de bourgeois ne se reconnaissent pas dans l'A. C. I. ou du moins ils y étouffent. Après tout, tous les chrétiens n'ont pas la vocation de s'unir de cette manière pour assumer collectivement les réalités de leur milieu. C'est une forme d'action possible mais je dis qu'il y a

des chrétiens à qui cette forme d'action est intenable. Pourquoi les obligerait-on à faire comme si c'était la seule forme d'action possible ? On pourrait reprendre la fameuse image du sel de la terre. Nous voudrions tout simplement faire ce que dit l'Évangile, c'est-à-dire vivre avec les autres et en particulier avec ceux que l'Écriture appelle les « gentils ». Les gentils, ce ne sont pas des gens extraordinaires, dont on se fait des portraits mythiques : c'est notre voisin de palier, c'est notre camarade de travail, les professeurs qui travaillent avec moi. J'ai des relations plus authentiques avec un certain nombre d'entre elles, qui ne sont pas croyantes, qu'avec d'autres — je ne dis pas toutes les autres — qui sont chrétiennes.

Nous aboutissons à cette conclusion que, pour nous, le baptême est le mandat sacramentel, qu'il nous donne la volonté de vivre avec les autres dans nos lieux naturels d'insertion, notre profession, notre quartier, nos amis, les organisations dans lesquelles nous nous trouvons à l'aise, qu'elles soient chrétiennes ou non.

4) J'aborde un dernier point qui est peut-être plus délicat : celui de la « politique » de l'Église. Qu'il y en ait une, cela ne fait pas de doute : je n'entends pas ce mot dans un sens étroit tel qu'il est pris par un certain nombre d'ouvrages décrivant la « politique vaticane » comme une réalité tortueuse, etc. Je veux dire simplement qu'en France, nous nous trouvons, et c'est normal, devant une Église qui a un certain nombre de rapports sociaux, politiques, financiers, idéologiques, soit avec les pouvoirs, soit avec les forces sociales. Le fait que la majorité des chrétiens appartiennent à une catégorie sociale déterminée, c'est-à-dire bourgeoise, a inévitablement son effet sur les structures de l'Église et pèse sur les rapports des laïcs avec la hiérarchie.

Le plus vieil exemple qui me vienne à l'esprit, ce sont les difficultés que nous avons eues dans la Résistance. Prenons un exemple précis : à Lyon en 1941-1942 s'étaient regroupés les

dirigeants de la J. E. C. Nous avons essayé de leur faire comprendre que, pour nous, Vichy était un régime d'imposture, qu'il était très grave d'avoir un régime qui bénissait l'Eglise, qui subventionnait les écoles cléricales tout en tapant à bras raccourcis sur l'enseignement d'Etat, mais qui, au plus profond, se faisait l'agent d'exécution de l'Allemagne nazie. Nous avons essayé de leur faire comprendre que, tôt ou tard et malgré les équivoques, le gouvernement de Vichy assumerait une très lourde responsabilité nationale, morale et spirituelle, en ayant essayé de se faire un garant de l'Eglise pour cautionner finalement le Nazisme. Nous nous sommes heurtés là à des complications, à des constructions théologiques, à des discussions sans fin et finalement, il faut bien le dire, si les évêques ont laissé faire l'équipe des *Cahiers de notre jeunesse*, ce fut à leur corps défendant et tout en nous désapprouvant intimement. La crise est devenue aiguë quand l'imposture de Vichy a été claire et qu'il s'est agi de savoir, par exemple, si les jeunes garçons de la classe ouvrière et les Jécistes aussi, devaient ou non partir en Allemagne. On a vu alors des aumôniers d'Action Catholique leur donnant la consigne : « Partez en Allemagne, vous avez le mandat, votre présence permettra d'évangéliser la classe ouvrière allemande ». Tandis que certains d'entre nous allaient racoler les garçons dans les gares en leur disant : « Ne partez pas. C'est une duperie, une erreur de jugement politique ; vous trahissez ». Quelques-uns descendaient du train ; d'autres entonnaient les chants scouts et portaient la plume au chapeau. Il faut voir comment ils en sont revenus !

Le deuxième épisode que j'évoquerai rapidement est celui des prêtres-ouvriers. C'est un épisode pénible parce qu'il y a eu des torts des deux côtés. Mais avec leurs défauts, les fautes que certains ont pu commettre et qui d'ailleurs ont été très souvent la conséquence de l'isolement dans lequel on les a laissés, les prêtres-ouvriers avaient une expérience de la classe ouvrière, une expérience souffrante ; ils faisaient parvenir jusqu'à l'Eglise la voix de cette partie de la classe ouvrière qui n'était pas représentée par l'A.C.O., la voix

de tous ces hommes pour qui l'Église est l'opium du peuple et qui, pour la première fois, à travers les prêtres-ouvriers découvraient la présence du Christ. Telle était la signification profonde des prêtres-ouvriers. Or, au moment des décisions, on a vu parfois des groupes d'A.C.O. qui, au lieu d'essayer de servir de lien, ont envenimé les choses et jeté l'anathème, parfois avant la hiérarchie, sur un certain nombre de prêtres au cœur déchiré.

Je conclus : nous voulons vivre notre liberté et notre responsabilité. Nous voulons la vivre dans l'Église et nous voulons la vivre avec tous les hommes. Il nous semble que le baptême constitue le mandat sacramentel ; c'est lui qui nous donne le sacerdoce royal de la grâce et, par conséquent, nous devons prendre au sérieux l'exigence du Christ : que le sel de la terre sale vraiment. Par conséquent, nous aimerions, dans l'Église, être mieux compris et trouver à nous exprimer, parce que notre situation marginale nous gêne et il faut espérer que l'entretien d'aujourd'hui contribuera à éclaircir la question.

Paul. La notion hybride qu'il faudrait approfondir, c'est celle de laïc mandaté. C'est une notion qui se défend mais encore faudrait-il la définir et faudrait-il que ce laïc mandaté ne soit pas une moitié de laïc et une moitié de clerc.

Alfred. Le problème du laïc se pose avec une certaine acuité dans le domaine du catéchuménat. Dans le catéchuménat, des laïcs fonctionnent comme catéchistes et, de ce fait, ont reçu mission de l'Église. Ils sont l'Église accueillant celui qui est en démarche vers elle. La position du catéchiste laïc dans le catéchuménat comporte une grande liberté, puisqu'il est seul, en somme, à prendre ses responsabilités, mais il les prend en tant qu'envoyé, représentant de l'Église ; de ce fait, il accepte un certain contrôle de l'Église : non pas forcément de la hiérarchie, mais d'équipes d'autres laïcs, dans lesquelles il y a aussi des clercs, chargés d'apporter leur témoignage ou leur compétence théologique. Cette rencontre peut être fructueuse

parce qu'elle est placée sous le signe de l'équipe, que le laïc ne se sent pas particulièrement contraint, qu'il jouit d'une vraie liberté d'expression et qu'il peut rencontrer le prêtre, aumônier de l'équipe ou conseiller théologique de la rencontre, avec une grande liberté d'échange. Mais le problème dans le catéchuménat se pose d'une façon très aiguë lorsqu'il s'agit de la rencontre des néophytes avec les paroisses : là, l'incompréhension se manifeste parfois d'une façon aiguë. Par exemple, dans notre quartier sera organisée pour Noël une récollection de néophytes, de chrétiens entrés dans l'Église depuis deux et trois ans : cette récollection n'a pu être organisée que sans la participation d'aucun membre du clergé des paroisses du quartier.

Jacques. Ce qu'on vous reproche, c'est de ménager trop vos catéchumènes, de vouloir trop les laisser tels qu'ils sont ; on vous reproche surtout de ne pas les faire rentrer de gré ou de force dans l'Église telle qu'elle est actuellement et telle qu'on la conçoit. Car certains nous veulent tous semblables.

Sylvie. Moi j'ai une histoire dans ce domaine. J'ai fait le catéchisme deux ans, dans un hôpital, à des enfants malades. D'autres catéchistes venaient également mais nous ne nous rencontrions pas. A l'occasion du baptême d'une petite malade, nous nous sommes tous retrouvés après la messe à un petit déjeuner. Et là, j'ai fait la connaissance d'une autre catéchiste qui me dit : « Je suis bien aise, Madame, de vous rencontrer. Je voudrais que vous m'expliquiez quels sont vos principes pour enseigner le catéchisme à ces enfants malades ». Je lui ai répondu : « Je n'en ai pas, j'aime ces enfants et j'essaie de leur apporter le Seigneur à travers l'amour que je leur témoigne ; d'ailleurs c'est difficile d'avoir des principes, ils n'ont ni le même âge, ni les mêmes possibilités intellectuelles. Il faut s'adapter à chacun d'eux ». Là dessus, elle m'a dit : « J'aimerais bien vous voir plus longuement ». Elle m'a donné rendez-vous dans un salon de thé : « De quelle paroisse êtes-vous ? ». Je lui dis : « Je suis d'une paroisse de mon choix, celle de mon quartier ne faisant pas mon affaire, je vais à

telle autre ». « Ah ! a-t-elle dit en levant les bras au ciel, je m'en doutais ! Vous n'êtes pas dans la ligne. Je vais vous rendre le service de vous indiquer en quel sens vous devez travailler ». Et elle m'a envoyé une quantité de livres et de conseils. Cette femme, pleine de bonne volonté et de charité, me voulait semblable à elle ; elle ne supportait pas ma liberté, ma vocation la plus personnelle et la plus vraie .

Françoise. Dans cet exemple, il s'agit d'un laïc et non pas d'un ecclésiastique.

Sylvie. Oui, mais les laïcs souvent font pression.

Paul. Il y a aussi le problème de la hiérarchie. A l'usine où je travaillais, nous avons constitué un groupe de réflexion pour une formation chrétienne, avec des participants qui étaient, sur le plan chrétien, à des niveaux différents. Nous prenions chaque semaine une page d'Évangile et la discussions ; cela avait l'air de les intéresser, de leur poser des problèmes. Là dessus, le Père qui nous aidait a été obligé de quitter le quartier et nous a dit : « Il faut vous rattacher à la paroisse sur le territoire de laquelle se trouve l'usine. Mais je crois que vous aurez des difficultés ». Effectivement, on nous a envoyé un aumônier qui nous a demandé d'adhérer à l'A.C.O. J'ai répondu : « Il y a dans l'équipe des jeunes camarades qui ne mettent plus les pieds à l'église ; je ne peux pas leur demander de s'engager à l'A.C.O. ». « Si vous ne faites pas partie de l'A.C.O., il sera difficile de nous occuper de vous, parce que nous n'avons pas le temps ». En fait notre groupe, peu homogène — il y avait un cadre, des techniciens, des employés, des ouvriers — ne pouvait pas constituer une équipe d'A.C.O. ; il aurait fallu éliminer un certain nombre d'entre nous. Je m'y refusai. Un autre prêtre consulté me conseilla de faire de ce groupe une équipe d'acheminement à l'A.C.O. Je rétorquai : « Le problème est le même : le jeune garçon qui sort des jeunesses communistes refusera dorénavant de venir, si je lui dis que c'est une équipe d'acheminement pour l'A.C.O. Et de même pour tel ou tel

autre ». « Ne le leur dites pas, mais faites quand même une équipe d'acheminement pour eux ; les cinq militants syndicalistes constitueront une équipe d'A.C.O. sur l'usine ». J'ai refusé et tout est tombé à l'eau.

Alfred. Ne peut-on suggérer que les structures de l'Action Catholique correspondent à une aspiration profonde de la mentalité catholique elle-même. Vous, Françoise, qui avez connu la solitude inconfortable du protestant, son goût du risque et de la liberté, n'êtes-vous pas plus que nous surprise par ce besoin de sécurité qui est souvent caractéristique du laïc catholique ? Nous avons dans le catholicisme des certitudes admirables, nous sommes sûrs, parce que nous croyons que l'Eglise nous parle au nom de Jésus-Christ, qu'elle a reçu la promesse de l'Esprit, nous sommes sûrs de nos sacrements, sûrs d'être pardonnés, sûrs de la présence objective de Dieu dans son Eglise. Mais cette certitude, qui est notre force et qui est notre joie, risque de se dégrader en goût de sécurité, en besoin d'être toujours d'accord, sur toutes choses, avec l'autorité qui, par ailleurs, nous garantit notre foi. Et l'infantilisme de bien des laïcs a son origine, je crois, dans la peur d'être seuls, dans le souci d'un confort intellectuel que nous apporte la présence de la hiérarchie, son accord, son conseil ou son mandat. C'est pourquoi il me semble que l'Action Catholique, si elle est pour la plupart de ses membres un premier pas du laïc vers la liberté responsable ou une autonomie dans l'action, n'est pas pour autant délivrée de la menace ou plutôt de la tentation permanente du cléricisme et elle risque, indépendamment des autres dangers, de devenir un nouvel obstacle à l'évolution des catholiques laïcs vers une vraie maturité.

Françoise. J'aimerais faire deux remarques. Il faudrait se rappeler que l'Eglise, par définition, c'est l'assemblée des fidèles ; elle est antérieure et supérieure à nos milieux sociaux quels qu'ils soient, plus profonde et plus existentielle qu'eux. Le Christ ne nous connaît pas d'abord en tant qu'ouvrier ou en tant que bourgeois. Il nous connaît en tant qu'être

humain. Par conséquent une première exigence se fait jour dans ce que nous avons dit : que les prêtres de paroisse cessent de laisser absorber tout leur temps par des organisations plus ou moins valables — certaines très, d'autres pas du tout —, qu'ils considèrent que leur premier devoir est de faire retrouver à leurs paroissiens leur parenté profonde dans la foi. Je ne crois pas qu'un ouvrier doive discuter forcément avec un autre ouvrier ou un patron avec un autre patron. Ils discuteront des problèmes de leur milieu ; mais la marque de l'Église, c'est quand même, quelles que soient les difficultés de langage, d'essayer de se retrouver sur ce qui est le fondement, la pierre angulaire de notre vie, c'est-à-dire la foi. La division en classes sociales, quelle que soit son utilité, le masque.

Deuxièmement, on le disait tout à l'heure, les adultes ne sont pas formés pour l'action. En fait, les uns et les autres, c'est par l'action que nous sommes arrivés à une pleine conscience du rôle de l'Église dans notre vie. Et, sauf exception, nous nous sommes jetés dans cette action en dehors de toute consigne. Nous y avons mis tout nous-même. Nous avons peut-être fait des bêtises, mais nous avons fait quelque chose. Et c'est cette action, cette rencontre des autres, dans l'action commune, qui nous ont révélé le Christ et l'Église, je crois...

Alfred. C'est ce qui nous distingue fondamentalement des membres de l'Action Catholique habituelle qui, au contraire, s'engagent après avoir mûrement réfléchi, ou encore considèrent qu'ils s'engagent à partir du moment où ils entrent dans un mouvement d'Action Catholique. Je pense à un Jéciste qui, lorsqu'on lui demanda le service de venir donner des cours du soir aux algériens, répondit : « Je n'ai pas le temps, parce que je suis engagé dans la J.E.C. ». C'est un mot invraisemblable !

Françoise. Notre action a été ce qu'elle a été, avec ses erreurs et ses défauts. Nous nous sommes parfois trompés. Nous aimerions en rendre compte à la hiérarchie, pour que cette dernière joue son rôle d'enseignement et de contrôle. Cela

suppose que notre clergé comprenne ce qu'on lui dit. Or, notre action s'étant déroulée dans un monde qui est en dehors de cette fameuse sociologie imaginaire qui est la sienne, il n'y a aucun langage pour traduire humainement notre expérience en termes compréhensibles par un évêque. Inversement, il n'y a aucun langage non plus pour que l'évêque nous dise des choses utiles. S'essayer à comprendre une encyclique, le message d'un évêque ou un sermon, c'est se livrer à un travail de traduction, de transposition, à côté duquel une version grecque est un jeu d'enfant. Il faudrait faire un effort de traduction.

Jacques. Il existe aussi un autre danger ; les spécialistes des diverses actions catholiques finissent par voir toute chose à travers leur spécialité et à se désintéresser pratiquement de ce qui n'est pas cette spécialité. On en arrive à des déviations comme celle qui a été rappelée tout à l'heure : ce prêtre chargé de l'A.C.O. dans un secteur qui, au nom de sa mission dans l'A.C.O., refuse de prendre contact avec un néophyte issu du milieu ouvrier, parce qu'il ne croit pas, affirme-t-il, à l'authenticité d'une conversion ouvrière tant que le milieu reste ce qu'il est.

Sylvie. Cela repose le problème de savoir si, oui ou non, l'Eglise s'occupe des vrais besoins des hommes.

Françoise. Elle croit s'en occuper. On ne peut pas dire que les véritables besoins, par exemple celui de la justice dans les salaires, ne montent pas jusqu'à la hiérarchie, mais en réalité la hiérarchie n'est pas informée de la vérité de la condition humaine : pas seulement de la condition *ouvrière* ; nous autres intellectuels, avons les mêmes difficultés que les ouvriers. Tu disais qu'un intellectuel est bien vu de la hiérarchie : ce n'est pas vrai. Il est bien vu s'il a telle ou telle idée ; il faut qu'il ne soit ni trop à droite, ni trop à gauche. Mais dès qu'il a une pensée personnelle, il risque d'être considéré comme un « agitateur », un « excité » ; et on lui fait remarquer qu'il ne représente que lui-même, à moins de faire partie du C.C.I.F. On a

pour lui autant, sinon plus de méfiance que pour un militant ouvrier, parce que, lui, on ne peut pas l'enseigner.

Paul. Il n'y a pas suffisamment de dialogue entre les milieux, pas suffisamment de dialogue dans l'Église.

Alfred. L'Église accepte un peu trop facilement la situation telle qu'elle est. Elle a simplement dit qu'il ne fallait pas avoir l'esprit de classe, mais elle n'a pas fondamentalement pris le problème par le fond en disant : les classes sont une conséquence de la vie économique. Il faut que l'Église supprime cet esprit de classe. Nous devons arriver à combler le fossé.

Paul. Quelque chose me gêne dans notre dialogue : nous parlons de l'Église, comme si c'était uniquement la hiérarchie, comme si nous étions en face d'une organisation qui nous est un peu étrangère et à laquelle nous aurions beaucoup de reproches à adresser. Mais est-ce que l'Église, ce n'est pas d'abord nous-mêmes ? Est-ce que nous n'avons pas finalement les prêtres et les structures que nous avons mérités, d'une certaine façon ? C'est une question à poser.

Sylvie. Non, je ne pense pas, parce qu'on n'a pas aidé les chrétiens à être adultes.

Paul. Peut-être, mais les chrétiens ont volontiers accepté cet état d'enfance.

Françoise. Non : ceux qui l'ont refusé se sont fait critiquer violemment. Et comme l'a très bien dit en substance Jean XXIII dans son discours d'ouverture du Concile : « Il faudrait passer du stade de l'interdiction, de la malédiction, de l'anathème, etc., à celui de la compréhension » Je pense que le Concile va changer un certain nombre de choses.

Jacques. Il y a en somme, trois sortes de chrétiens..., la masse pesante qui occupe les églises tous les dimanches,

Sylvie... qui n'est pas dans l'Action Catholique...

Jacques.... mais qui proteste lorsqu'on lui enlève ses statues et ses dévotions particulières, qui proteste lorsqu'on modifie la liturgie ou qu'on fait quelque chose d'inattendu, qui proteste... C'est une masse qui ne sait que protester. Puis, il y a la masse qui a la faveur actuelle du cadre hiérarchique, ce sont les institutions d'Action Catholique. Enfin, il y a les autres, ceux qui ne font pas partie de cette masse inerte, ceux qui ne sont pas dans l'Action Catholique parce que ce cadre ne leur convient pas, ce sont ces gens-là qui cherchent leur place et qui voudraient trouver un dialogue avec la hiérarchie.

Alfred. Je prétends que ces hommes et ces femmes de la troisième catégorie sont en majorité de vrais adultes. Plusieurs d'entre eux ont appartenu à l'Action Catholique ; quand, dans leur usine, il s'est agi de prendre une décision syndicale quelconque, ou de faire quelque chose pour l'Algérie, ou pour l'Indochine autrefois, ou de prendre position dans les problèmes de la paix, ils ont fait leur révision de vie, ils ont rapporté les faits à leur groupe d'A.C.O. et le groupe d'A.C.O. a dit : « Mon vieux, tu erres ! Cela n'est absolument pas conforme aux doctrines de l'Eglise ». Ces hommes et ces femmes ont donc vu leur expérience authentique, et pour eux majeure, contestée au nom de la hiérarchie et du mandat. Et ces militants ont quitté l'Action Catholique. Et dans les milieux intellectuels, il y a eu des cas semblables.

Sylvie. Moi aussi j'ai fait partie d'une équipe d'Action Catholique, je m'y suis sentie peu à peu mal à l'aise et finalement j'ai abandonné. A force de travailler des années sur un schéma — la révision de vie — on tourne en rond et on n'aborde plus les vrais problèmes. J'arrivais en mettant les pieds dans le plat avec les problèmes algériens et ils criaient au scandale. On m'a dit que je parlais trop des algériens et des tortures. Je crois que mes questions faisaient sortir certains militants du cadre étroit de leurs préoccupations : les machines

à laver, les associations familiales et toute une série de problèmes mineurs.

Alfred. Je suis tout à fait d'accord, j'irai même plus loin : je ne vois pas comment je pourrais m'engager même dans une Action Catholique parfaite. C'est une question de principe. Je ne fais pas de l'action, parce que je suis catholique, mais j'agis et, parce que je suis chrétien, j'essaye d'agir en chrétien.

Françoise. Bien sûr. Nous retrouvons la fameuse distinction « en tant qu'homme » et « en tant que chrétien », sur laquelle on s'est tant battu. Je n'achète pas des oranges chez mon épiciers parce qu'il est catholique mais parce que c'est là que je trouve les meilleures oranges ; de même, je ne vais pas à un syndicat ou à une organisation culturelle parce qu'ils sont catholiques ; je vais au syndicat qui me semble défendre le mieux la justice. Mais j'aimerais te poser une question : tu es entré dans l'action, d'une certaine façon, par les mouvements d'Action Catholique ; comment ton expérience te fait-elle dire qu'il faut dépasser la notion actuelle d'Action Catholique ?

Alfred. C'est vrai : j'ai fortifié ma foi par l'Action Catholique sous forme de la J.O.C., mais il faut reconnaître que je la considérais comme un mouvement de jeunes ouvriers, beaucoup plus que comme un mouvement d'Action Catholique. Par la suite, j'ai moi-même été mandaté par la hiérarchie, puisque j'ai été à la tête d'une organisation familiale. Mais j'avoue n'avoir jamais attaché d'importance excessive à ce mandat et si j'ai fait de la J.O.C., c'est parce que j'étais moi-même jeune ouvrier et que je croyais que la J.O.C. m'apportait le moyen de résoudre mes problèmes. Quand j'ai fait ensuite du mouvement familial, c'est parce que je sentais qu'il y avait un problème des jeunes ménages et des problèmes d'éducation. Je suis parmi ceux qui ont lancé l'idée du mouvement hommes et femmes réunis ensemble. Dieu sait que je m'en suis vu à ce moment-là ! Ce qui paraît maintenant une chose extrêmement simple

constituait une sorte de scandale dans le milieu catholique à cette époque : réunir des foyers...

Sylvie. C'est toujours vrai en A.C.I.

Françoise. Ne pourrait-on pas dire que c'est dans la mesure où l'action se prolonge et se concrétise sur le plan civique, que les questions deviennent brûlantes et que la définition même d'un mandat devient contestable ? Sur le plan civique, c'est-à-dire en gros syndical et politique, notre liberté de laïc n'est pas, en principe, contestée par l'Eglise. C'est notre domaine propre. Or c'est, me semble-t-il, dans la mesure où les militants d'Action Catholique sont parvenus à prendre conscience que les problèmes passaient par la dimension politique, que, pour faire aboutir leur volonté de justice, il fallait finalement poser politiquement les problèmes, c'est dans cette mesure-là qu'ils ont été amenés à dépasser la notion de mandat, parce qu'il n'y a pas de mandat politique possible, sauf dans une démocratie chrétienne. Mais c'est aussi à ce moment-là que le dialogue devient le plus difficile avec la hiérarchie. Je crois que ce problème s'est posé d'une manière très violente dans la J.E.C. en 1956, au moment de la rupture de l'A.C.J.F. sur la question algérienne. Les responsables jécistes avaient voulu prendre leurs responsabilités à propos de l'Algérie. Or la hiérarchie a refusé d'accepter que ces militants signent un certain nombre de tracts et de brochures ; et, à cause de cela, toute la J.E.C. a sauté. Elle ne s'en est toujours pas relevée.

Alfred. Agir en tant que chrétien est faux. Je me trouve dans une commune où, du fait des circonstances et d'un choix politique personnel, je suis en excellents termes surtout avec les milieux laïques. Ils savent que je suis catholique et ne contestent pas la sincérité de mes opinions et de ma participation avec eux dans l'action. Je n'agis pas en tant que chrétien, j'agis comme je suis et lorsque, récemment, j'ai été amené à leur expliquer que, pour moi, il y avait un problème de foi

qui se posait et à discuter avec eux, j'ai senti qu'ils découvraient quelque chose. Ils sont habitués à un milieu catholique qui a des conceptions tellement différentes des leurs, voire opposées aux leurs, qu'ils s'étonnent de découvrir un chrétien d'accord avec eux dans ses options politiques, dans sa conception vis-à-vis de l'Algérie, de l'école et de toutes sortes de problèmes.

Françoise. Et toi, tu ne vas pas à eux en apôtre parce que tu veux être le délégué de ta paroisse pour les ramener au bercail ?

Alfred. Pas du tout...

Françoise. Tu vas à eux parce que...

Alfred. J'ai les mêmes conceptions politiques qu'eux.

Françoise. Par un choix raisonnable qui t'est dicté à la fois par le fait que tu es chrétien et le fait que tu es ce que tu es.

Sylvie. Et tes relations avec la paroisse ?

Alfred. Je crois que l'on dit de moi : « C'est un brave homme, mais on ne peut pas arriver à le comprendre ! ». Ils ne peuvent pas comprendre que je puisse être à la fois catholique et partager les idées de non-chrétiens.

Paul. Mais c'est grave ; cela pose la question de savoir si les catholiques forment un ghetto, ou bien s'ils ont des contacts avec le reste du monde !

Alfred. Je crains que les mouvements d'Action Catholique ne forment un ghetto.

Paul. Ce qui rend les rapports difficiles entre prêtre et laïc, c'est que, tandis que ce dernier n'engage que lui-même avec peut-être une partie de sa famille, le prêtre, lui, est pris dans une structure, dans un mode de penser inhérent à sa situation. Le prêtre n'est pas libre, alors que le laïc, lui, a le sentiment de sa liberté. Il a découvert que le Christ nous délivre et que sa vocation de laïc est de dire ce qu'il pense et de le dire fortement.

Jacques. Ce que tu dis des prêtres, on pourrait le dire des responsables de l'Action Catholique. J'en ai une conscience extrême avec les Jécistes ! Je suis étudiant et j'ai été amené à prendre contact avec des centres catholiques universitaires. Dès le début, je me suis senti très mal à l'aise, non à cause des aumôniers, qui m'ont semblé très ouverts, mais à cause des responsables de l'Action Catholique, qui, eux, parlent au nom d'un mouvement, d'une fédération : « Je ne peux pas te dire cela, je ne peux pas m'engager, je ne parle qu'à titre personnel », etc.

Françoise. N'y a-t-il pas dans l'Eglise une baisse de tonus du laïc ? J'ai connu une époque où les membres de l'Action Catholique étaient de vrais adultes : je parle des premiers temps de la J.O.C., des responsabilités qu'un certain nombre de membres de l'Action Catholique ont prises au Front populaire par exemple, envers et contre toutes les consignes ; je pense aussi à ce qui a été fait dans la Résistance. Les réunions de J.O.C. ou de J.E.C. d'avant guerre ne se passaient-elles pas très souvent sans aumônier, ce dernier n'ayant qu'un rôle de conseiller ? Les *Cahiers de notre jeunesse*, organe officiel de la J.E.C. et même de la J.O.C. et de l'Action Catholique sous l'occupation, avaient pour rédacteur des laïcs, quelques conseillers théologiques relisaient les textes, mais les laïcs restaient responsables de la publication. Actuellement, on a l'impression que les laïcs se méfient d'eux-mêmes, qu'ils n'ont pas confiance, qu'ils ont perdu le sens de leur liberté, de leur responsabilité, qu'ils ne sont pas épanouis et si les prêtres sont un peu pro-

tecteurs, cléricaux, paternalistes, c'est souvent parce que les laïcs n'osent pas dire franchement ce qu'ils pensent et prendre solidement leurs engagements. Il y a action et réaction.

Sylvie. Il n'y a pas de formation des laïcs. Ce n'est pas le catéchisme que nous avons appris enfants qui sert à quelque chose. Au lieu de l'*action* catholique, il faudrait créer des mouvements de *formation* d'adultes chrétiens.

Paul. Il faudrait des catéchismes d'adultes !
